

lorsqu'elle enfanta son fils premier-né, et il l'appela du nom de Jésus. 4. nec peperit filium suum primogenitum : et vocavit nomen ejus JESUM.

CHAPITRE II

Les mages viennent à Jérusalem et demandent où est né le roi des Juifs. (vv. 1. 2). — Frayeur d'Hérode. (v. 3). — Le Sanhédrin, assemblé par ses ordres, déclare que le Messie doit naître à Bethléem. (vv. 4-6). — Les Mages vont dans cette ville, conduits, par l'étoile; ils y trouvent l'Enfant Jésus, l'adorent, lui offrent des présents; avertis par Dieu, ils retournent dans leur pays par un autre chemin. (vv. 7-12). — La fuite en Egypte; le massacre des SS. Innocents à Bethléem. (vv. 13-18). — Joseph et Marie avec l'enfant quittent l'Egypte après la mort d'Hérode et vont se fixer à Nazareth. (vv. 19-23).

1. Jésus donc étant né en Béthléem de Juda, aux jours du roi Hérode,

1. Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis

d'accord avec le sens chrétien, qu'on voit aujourd'hui des écrivains protestants combattre avec une louable énergie en faveur de l'honneur virginal de la Sainte Vierge. La postérité directe de David, héritière du trône et des promesses, n'alla donc pas au-delà du Messie; elle a trouvé en Jésus son couronnement magnifique. — Les « frères de Jésus », comme nous le démontrerons plus loin (voir le commentaire de XIII, 55), sont tout autre chose que les enfants de Marie et de Joseph. — *Vocavit*, non pas immédiatement après la naissance, mais huit jours après, au moment de la circoncision; Cf. Luc II, 21. L'imposition du nom fut faite par S. Joseph, car l'usage réservait ce droit au père.

2. — Adoration des Mages, II, 1-12.

S. Luc nous apprend, II, 8 et ss., que les Juifs furent les premiers à recevoir, dans la personne des pasteurs de Bethléem, la bonne nouvelle de la naissance du Messie, les premiers aussi à venir adorer leur Roi dans son humble étable; c'était juste, comme nous l'avons conclu de la réflexion adressée par l'Ange à S. Joseph, I, 21. Mais il n'était pas moins juste, pas moins conforme aux desseins providentiels, que le monde païen fût représenté de bonne heure auprès du berceau de celui qui était venu racheter et sauver tous les hommes sans exception; et voici justement les Mages, « primitivæ gentium », prosternés aux pieds du divin Enfant! Preuve vivante que Dieu n'oublie pas ses promesses relatives à la vocation de tous les peuples à la foi. Ainsi donc, après avoir vu par la généalogie du premier chapitre quelle fut la

part des Juifs au Messie, nous allons apprendre maintenant quelle sera celle des Gentils : les uns se rattachent à Lui par le sang, les autres par la foi et l'amour. Tout à l'heure, les païens étaient sans relations avec Jésus; actuellement ce sont au contraire les Juifs qui s'éloignent de Lui. Dès les premiers jours de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous pouvons constater ce fait qui se reproduira fréquemment : le Judaïsme le repousse, la Gentilité le reçoit. Ici même, Jérusalem ignore sa naissance et elle s'effraie quand elle en est avertie; les princes des prêtres et les docteurs de la loi indiquent froidement le lieu où il est né, mais ils ne songent point à aller l'adorer eux-mêmes; Hérode veut le faire périr. Au contraire, les Mages, des païens, le recherchent et arrivent jusqu'à Lui : ils appartiennent, au point de vue moral, à la race choisie des Melchisédech, des Jéthro, des Job, des Naaman, qui vénéraient le vrai Dieu sans appartenir au peuple juif.

CHAP. II. — 1. — La particule *ergo*, *δὲ*, rattache l'histoire de la visite des Mages aux faits qui précèdent. — S. Matthieu s'occupe en général fort peu des détails topographiques ou chronologiques : jusqu'ici, sa narration est restée dans la vague sous le rapport du temps et du lieu; il ne nous a pas même fait connaître l'endroit où habitaient Marie et Joseph au moment de leur chaste mariage, il s'est borné à relater les faits. Mais la nature des événements qu'il doit maintenant raconter l'oblige à signaler le lieu et la date de la naissance du Christ. 1^o Le lieu : *in Bethleem Juda*. On lisait autrefois « Judæa », conformément à la leçon du texte grec, τῆς Ἰουδαίας;

regis, ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam,

Luc., 2, 7.

voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem,

mais S. Jérôme prétendit que « Juda » ou « Judæ », valait mieux. « Librarium hic error est. Putamus enim ab Evangelista primum editum sicut in ipso Hebraico, Jud., xvii, 7, legimus : Judæ, non Judææ » ; Comm. in h. l. Sa correction passa de bonne heure dans toutes les éditions latines. Au fond, la différence est très-légère, car Bethléem était situé tout à la fois dans la tribu de Juda et sur le territoire de la province de Judée. L'ancienne division du pays en douze tribus n'existant plus à l'époque de Jésus-Christ, il est possible, quoi que dise S. Jérôme, que la dénomination ait été modifiée et qu'on ait cité la province d'alors au lieu de la tribu qui avait disparu. On avait ajouté Juda ou Judée au nom de Bethléem pour distinguer la cité de David, comme l'appelle S. Luc, II, 4, 11, d'un autre Bethléem bâti en Galilée, dans la tribu de Zabulon, non loin du lac de Tibériade, Cf. Jud., xvii, 7. Primitivement appelée Ephrata, la fertile, Gen., xxxv, 16, elle devint, assez longtemps après l'occupation de la Palestine par les Hébreux, « la maison du pain », *Beth-lechem*, בֵּית־לֶחֶם ; les Arabes la nomment aujourd'hui Beit-lahm, maison de la viande. Dieu n'a pas permis qu'elle eût jamais de grands avantages temporels ; elle a toujours été une petite ville, Cf. Mich., v, 2, sans importance commerciale ni stratégique, promptement dépassée par ses deux rivales du Nord et du Sud, Jérusalem et Hébron. Mais, en revanche, quelle gloire ne lui confère pas la double naissance de David et du Messie ! Avait-elle donc besoin d'autres prérogatives ? Elle s'élève au Sud et à six milles romains (environ 2 lieues) de Jérusalem, sur une colline de calcaire jurassique. Sa forme actuelle est celle d'un triangle irrégulier au Sud duquel s'élève la célèbre basilique de Sainte-Hélène, sorte d'église fortifiée, bâtie sur l'emplacement de la grotte de la Nativité (comparez l'explication de Luc, II, 7), et entourée des couvents latin, grec et arménien. La population de Bethléem est d'environ 3000 habitants qui sont tous chrétiens. Tout autour de la ville s'étendent des jardins en terrasses, parfaitement cultivés, et ombragés par de longues lignes d'oliviers, de vignes et de figuiers. S. Luc nous dira, II, 4 et 2, pourquoi Joseph et Marie se trouvent en ce moment à Bethléem. Ils n'y sont point venus d'eux-mêmes, et en quelque sorte pour accomplir l'oracle de Michée ; une volonté supérieure les y conduits, se servant pour cela de moyens tout humains. — 2^o *In diebus*. Après nous avoir fait connaître le lieu de la naissance du Christ, l'évangéliste in-

dique la date de ce grand événement : « dans les jours du roi Hérode », c'est-à-dire, si nous traduisons cette formule hébraïque, בְּיָמָיו, en langage vulgaire : « sous le gouvernement d'Hérode ». Date bien vague en elle-même, puisque Hérode régna en Judée de 744 à 750 U. C. ; mais nous avons essayé plus haut (Introd. gén.) de la préciser, en établissant que Jésus-Christ naquit peu de mois avant la mort d'Hérode, probablement le 25 décembre 749, 4 années avant le début de l'ère dite chrétienne. — *Herodis regis* ; Hérode-le-Grand. L'histoire et le caractère de ce prince sont parfaitement connus, grâce aux historiens juifs et romains. Fils d'Antipater, qui avait exercé les fonctions de « procurator » en Idumée et en Judée, il fut lui-même nommé par les Romains tétrarque de cette dernière province. Bientôt, à la demande du triumvir Antoine, son puissant protecteur, le sénat changea ce titre en celui de roi et agrandit ensuite considérablement le territoire soumis à sa juridiction. Mais Hérode fut obligé, avec le secours de ses bienfaiteurs, de faire littéralement la conquête de son royaume et de sa capitale, dont Antigone, l'un des derniers rejetons de la race illustre des Machabées, s'était récemment emparé. Ce n'est qu'en 747 qu'il put s'installer à Jérusalem après l'avoir prise d'assaut et avoir versé des flots de sang. Il était Iduméen de naissance : le sceptre avait donc quitté Juda, quand ce descendant d'Esau prit possession du trône de David, Cf. Gen., xlix, 10, signe évident que le Messie était proche. Son règne fut pacifique à partir de ce moment, très-brillant au dehors et illustré par de splendides constructions dans tout le pays et une grande richesse matérielle ; mais, au-dedans, c'était la corruption et la décadence, la civilisation grecque prenant la place des mœurs judaïques. La théocratie marcha rapidement vers sa fin sous ce prince à demi païen. Le caractère d'Hérode est un des types les plus fameux de l'ambition, de la ruse et de la cruauté : les événements que va raconter S. Matthieu nous fourniront amplement l'occasion de le démontrer. — Rappelons, avant d'aller plus loin, qu'il est parlé de quatre Hérode dans le Nouveau Testament. Ce sont : 1. Hérode-le-Grand ; 2. son fils Hérode Antipas, qui fit décapiter S. Jean-Baptiste, Matth., xiv, 4 et suiv., et qui insulta Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la matinée du Vendredi-Saint, Luc, xxiii, 7, 11 ; 3. son petit-fils Hérode Agrippa I, fils d'Aristobule ; c'est lui qui devint le meurtrier de S. Jacques et qui périt

misérablement, sous le coup des vengeances du ciel, Act. XII, 4. son arrière-petit-fils, Hérode Agrippa II, fils d'Agrippa I^{er}, devant lequel S. Paul, prisonnier du procureur Festus à Césarée, se défendit admirablement des accusations lancées contre lui par les Juifs, Act. XXV, 23 et suiv. — *Ecce*, Cf. I, 20. — *Magi*. Nous avons à étudier ici les quatre questions suivantes : Qu'étaient les Mages ? Quel fut leur nombre ? D'où venaient-ils ? A quelle époque précise eut lieu leur visite ? Voir sur ces divers points la savante dissertation du P. Patrizzi, de *Evangel. libri tres*, t. II, p. 309-334. — A. Qu'étaient les Mages ? Leur nom ne le dit qu'imparfaitement. « Magi » vient, par le grec μάγοι, de l'hébreu כֹּהֵן, *magh*, au pluriel כֹּהֵנִים, *maghim*, dont la racine probable appartient à la famille des langues indogermaniques, Cf. le sanscrit « maha », le persan « mogh », le grec Μέγας, le latin « magnus », et signifie « grand, illustre ». Mais l'histoire nous donne des informations plus précises. Les Mages formaient à l'origine une caste sacerdotale, que nous trouvons en premier lieu chez les Mèdes et chez les Perses, et qui s'étendit ensuite dans tout l'Orient. La Bible nous les montre en Chaldée, à l'époque de Nabuchodonosor : ce prince conféra même à Daniel le titre de Rab-Magh ou de Grand-Mage, pour le récompenser de ses services, Dan., II, 48. Ils avaient, comme tous les prêtres de l'antiquité, le monopole à peu près exclusif des sciences et des arts ; le domaine de leurs connaissances embrassait particulièrement l'astronomie ou plutôt l'astrologie, la médecine, les sciences occultes. « Magos... quod genus sapientum ac doctorum habetur in Persis », dit Cicéron, de Divin. I, 23, et Suidas : παρά Πέρσαις μάγοι ἐγίνοντο φιλόσοφοι καὶ φιλόδοτοι. Ce double titre de prêtres et de savants leur conférait une influence considérable ; aussi faisaient-ils souvent partie du conseil des rois. Il est vrai que ce nom glorieux de Mage, ayant pénétré en Occident, perdit peu à peu de son lustre, et qu'il finit même par être pris en mauvaise part, pour désigner les magiciens, les sorciers. Les écrits du Nouveau Testament nous fournissent plusieurs exemples de cette espèce de dégradation : « Simon Magus, Act., VIII, 9, Elymas Magus », Act., XIII, 8, etc. Toutefois, c'est dans son acception originale qu'il est employé ici par S. Matthieu, comme le démontre l'ensemble de la narration. Quelques auteurs modernes ont prétendu que les Mages venus à Jérusalem étaient de race juive, et qu'ils appartenaient à ce qu'on nommait du temps de Jésus-Christ la διασπορά, la dispersion, Cf. I Petr., I, 14, en d'autres termes, à cette multitude d'Israélites qui habitaient les diverses contrées de l'Orient depuis la captivité babylonienne ; mais c'est là une erreur manifeste, que réfutent et les propres expres-

sions de nos saints personnages « ubi est... rex Judæorum », V, 2, et la croyance universelle de l'Eglise, qui a toujours vu en eux, comme nous l'avons dit, les prémices de la gentilité consacrées au Seigneur. Une tradition ancienne et populaire en fait des rois. On a voulu leur appliquer à la lettre des passages de l'Ancien Testament relatifs au Messie et qui semblent, de prime abord, les concerner directement ; par exemple, Ps., LXXI, 40 « Reges Tharsis et insulæ munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent » ; Ps., LX, 3-6. « Ambulabunt reges in splendore ortus tui... omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes ». Mais, à vrai dire, ces passages ne concernent pas le fait particulier de la visite des Mages ; ils ont pour but la conversion générale des païens au Messie et, par suite, la catholicité de l'Eglise chrétienne. Il est probable cependant que les Mages étaient au moins des chefs de tribus, tels que sont aujourd'hui les émirs, les scheiks des Arabes ; « reguli », a dit Tertulien, c. Marcion, v. S. Matthieu nous les présente, dans tous les cas, comme des personnages importants. — B. Quel était leur nombre ? La tradition est loin d'être unanime sur ce point. Les Syriens et les Arméniens en comptent jusqu'à douze ; de même S. Jean Chrysostôme et S. Augustin. Toutefois, chez les Latins, nous trouvons d'assez bonne heure le chiffre de trois, qui semble définitivement fixé à partir de S. Léon-le-Grand. De la sorte, il y aurait eu autant de Mages que de présents offerts à l'enfant Jésus ; ou bien, les trois Mages représenteraient les trois grandes familles de l'humanité, les races sémite, japhétique et chamite. S. Hilaire d'Arles va même jusqu'à les rapprocher des trois personnes de la Sainte-Trinité. Leurs noms seraient Melchior, Balthazar et Gaspard. On n'ignore pas, du reste, que la légende s'est depuis longtemps emparée de leurs personnes et de leur vie ; Cf. Acta Sanctorum, die 16 Jan. Voir aussi Brunet, les *Evangel. apocryphes*, 2^{me} édit., p. 242 et le *Journal asiatique*, mars 1867. On vénère leurs reliques dans la cathédrale de Cologne. — C. D'où venaient-ils ? Le texte évangélique nous l'apprend, mais d'une manière si générale que nous n'en sommes guère plus avancés. *Ex oriente*, de même que l'hébreu מִקְדָּם, désigne tout ce qui est à l'orient de la Palestine, par conséquent toute une série de nombreuses contrées. Aussi, les exégètes ont-ils fait les choix les plus variés, se décidant tantôt pour la Chaldée, tantôt pour le pays des Parthes, tantôt pour la Perse, tantôt pour l'Arabie. Ce sont les deux dernières hypothèses qui réunissent le plus grand nombre de suffrages, parce que, d'une part, « favet nomen Magi quod est Persis proprium », d'autre part, « favet natura donorum et propinquitas loci », Maldon. in h. l. L'Arabie,

2. Dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stel-

2. Disant : Où est le roi des Juifs qui vient de naître? car nous avons

pour les Hébreux, était par excellence le pays de l'Orient. — D. Quant à l'époque de la visite des Mages, elle n'est pas expressément marquée dans l'Evangile. Plusieurs auteurs anciens, tels qu'Origène, Eusèbe, S. Epiphane, prenant le v. 46 pour base de leurs calculs, assurent que les Mages ne vinrent qu'environ deux ans après la naissance du Sauveur, puisque Hérode fit périr les enfants de Bethléem « a bimatu et infra, secundum tempus quod exquisierat a Magis ». Mais il y a là une exagération évidente, comme le montrera l'explication de ce verset. La plupart des Pères croient au contraire que la visite des Mages à la crèche eut lieu très-peu de temps après Noël; beaucoup d'entre eux maintiennent même rigoureusement la date fixée dès l'antiquité pour la célébration de l'Épiphanie, c'est-à-dire le treizième jour à partir de la naissance de Jésus-Christ. Sans vouloir prescrire des limites aussi étroites, nous nous bornerons à dire ici que l'adoration des Mages dût suivre d'assez près la Nativité du Sauveur : c'est l'idée qui ressort nettement du texte. « Quum ergo natus esset... ecce Magi venerunt... Ubi est qui natus est? Vidimus... venimus ». Il semble qu'il n'y eut pas d'intervalle entre l'apparition de l'étoile, la naissance de Jésus et le départ des Mages. Du reste, alors même que les saints voyageurs fussent partis de la Perse lointaine, il leur était facile, montés sur leurs dromadaires, de parcourir en peu de temps des distances considérables. Il est reconnu qu'un bon dromadaire franchit en une seule journée ce qu'un cheval ne parcourt qu'en huit ou dix jours. Nous examinerons plus tard, en étudiant la question de l'accord du récit de S. Luc avec celui de S. Matthieu, quelle est la place la plus convenable pour la visite des Mages. — *Jerosolymam*. C'était la métropole de l'état juif; ils espéraient y trouver mieux que partout ailleurs les renseignements précis dont ils avaient besoin pour arriver au terme de leur voyage; ou plutôt ils espéraient y trouver Celui-là même qu'ils cherchaient. Où devait-il être sinon dans la capitale de son royaume, dans le palais des rois ses aïeux?

2. — *Ubi est qui natus est?* Ils savent que ce n'est qu'un nouveau-né, *δ τεχθετός*, mais ils sont parfaitement sûrs du fait même de sa naissance. Ils n'ignorent qu'une chose, sa résidence actuelle, et c'est sur elle que porte leur demande. — Quel sens les Mages attribuaient-ils au titre de *rex Judæorum*? Certainement, ce n'est pas un roi ordinaire que ces fils du désert viennent vénérer de si loin; ce n'est pas non plus un roi destiné aux Juifs d'une

manière exclusive. Bien qu'il soit le roi des Juifs par excellence, son pouvoir, ils n'en doutent pas, s'étendra bien au-delà des limites de la Judée, et ce pouvoir sera religieux avant tout; voilà pourquoi ils lui apportent leurs hommages. On les comprit, comme nous le montrera la suite du récit, et l'on traduisit immédiatement l'expression « *Rex Judæorum* » par un titre plus clair encore, celui de Messie, Cf. v. 4. Remarquons en passant que le nom de roi des Juifs, donné à Jésus dès sa plus tendre enfance, sera écrit en trois langues sur sa croix, au moment où il rendra le dernier soupir, et, là encore, ce seront des païens qui l'appliqueront au Sauveur. Cf. Joan. xix, 19-22. — *Vidimus enim stellam*. Les Mages indiquent le motif qui leur a fait quitter leur patrie pour accourir jusqu'en Judée : ils ont vu l'étoile du roi des Juifs. Mais en quoi consistait cette étoile? Elle s'est, hélas! cachée à tout jamais pour nous, et il faut désespérer de savoir au juste quelle était sa nature; nous indiquerons du moins quelques-unes des nombreuses hypothèses formées à son sujet par les savants de toutes les époques, qui se sont vivement intéressés à elle. — 1. L'étoile des Mages n'était pas un astre proprement dit, mais un météore mobile, transitoire, créé pour la circonstance, qui apparaissait, disparaissait, marchait, s'arrêtait sans quitter notre atmosphère, à la façon de la nuée de feu qui avait autrefois servi de guide aux Hébreux dans le désert. C'était donc un phénomène complètement surnaturel et miraculeux. Ainsi ont pensé les Pères et la plupart des commentateurs des divers siècles : c'est à coup sûr l'hypothèse la plus simple, la plus conforme à la lettre du texte, celle qui s'impose en quelque sorte à l'esprit, quand on lit cet épisode dans le récit de S. Matthieu. Pour l'évangéliste en effet il est clair que l'étoile fut le résultat d'un miracle. « *Quod hæc stella non ex numero aliarum, imo ne stella quidem esset, ut mihi quidem videtur, sed invisibilis quadam virtus, quæ stellæ speciem præferret, primo ab ejus itinere videtur...* etc., S. Jean Chrys., Hom. in h. l. — 2. Origène, c. Cels., le philosophe platonicien Chalcidius, dans les temps modernes Michælis et Rosenmüller ont cru que l'étoile du Messie était une comète. Ce serait même, a-t-on dit, une comète célèbre, vue par les Chinois en 750 U. C., l'année même de la naissance de Jésus, et fidèlement notée dans leurs tables astronomiques. Cette opinion n'a trouvé qu'un nombre très-restreint de défenseurs, car elle est bien peu vraisemblable. — 3. On a pensé

vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.

lam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

aussi à un ἀστέρ véritable, c'est-à-dire à une étoile fixe qui aurait fait en ce temps-là sa première apparition, et dont les phases exceptionnelles réaliseraient plus ou moins bien les conditions exigées par la relation de S. Matthieu. Cet astre, brillant à son début, et capable d'attirer ainsi l'attention des Mages, se serait ensuite éclipsé pour reparaitre encore avec un vif éclat et s'éteindre enfin totalement. Il est certain qu'il existe des étoiles de ce genre; les astronomes en ont signalé un nombre assez considérable. — 4. D'après une autre conjecture qui a joui pendant quelque temps d'un succès extraordinaire, l'étoile des Mages se rattacherait à un mouvement planétaire assez compliqué dont voici la description succincte. A la fin de l'année 1603, Képler signala la conjonction de Jupiter et de Saturne, complétée par Mars au printemps suivant. Durant l'automne de 1604, un corps céleste, inconnu jusqu'alors, apparut dans le voisinage des deux premières planètes; l'ensemble formait un corps lumineux d'une très-vive clarté. Frappé d'une idée subite, Képler rechercha s'il ne s'était pas produit un phénomène sidéral analogue vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, et ses calculs l'amènèrent à reconnaître qu'une conjonction de même nature avait eu lieu vers l'année 747 de Rome fondée et il en conclut que c'était là l'étoile des Mages. Ce système, remis à l'étude, puis complété, modifié par d'autres astronomes, séduisit tout d'abord les exégètes, qui l'adoptèrent pour la plupart. M. Sepp, dans sa Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (traduction de M. Charles Sainte-Foi, tome I, 1^{re} partie, chap. vi), s'en est fait un des plus chaleureux défenseurs. On commence pourtant à l'abandonner, parce qu'en l'examinant de plus près on a remarqué qu'il est loin de résoudre toutes les difficultés, et qu'il en crée au contraire d'assez notables. Un savant anglais, M. Charles Pritchard, qui l'a étudié très en détail au point de vue topographique, montre avec beaucoup d'esprit, en suivant pas à pas les différentes phases de la conjonction, que les Mages auraient été complètement égarés, s'ils eussent pris cette constellation pour guide. Du reste, S. Matthieu parle d'un ἀστέρ, non d'un ἀστρον. — Bien que les trois dernières hypothèses enlèvent à l'étoile du Messie son caractère surnaturel, on demeure cependant très-libre de les soutenir, si on les trouve plus avantageuses pour l'explication de cet épisode. Le récit évangélique suppose, il est vrai, un miracle réel, c'est du moins l'opinion générale; mais ce miracle ne ressort pas catégoriquement, nécessairement

du texte. On ne saurait nier que Dieu emploie très-souvent les causes naturelles pour arriver à ses fins les plus relevées. Toutefois, nous préférons nous en tenir ici à la lettre de l'Evangile et au sentiment des saints Pères, dussions-nous n'avoir pas les savants de notre côté. — *Stellam ejus.* Dernière et importante observation relative à l'étoile. Quelle que fût sa nature, comment les Mages connurent-ils en la voyant que c'était l'astre du roi des Juifs, et que ce roi venait de naître? La légende simplifie beaucoup les choses en prêtant la parole à l'étoile, ou aux anges qui la conduisaient. Mais les réponses sérieuses ne font pas défaut. Toute l'antiquité croyait qu'aux principaux événements de la terre, spécialement à la naissance des grands hommes, présidaient des phénomènes célestes correspondants. Cf. Justin. Hist. xxxvii; Sueton. Vit. Cæs. c. 88. De plus, il y avait alors dans le monde entier comme un pressentiment général d'une nouvelle ère pour l'humanité et cette ère nouvelle, croyait-on, devait avoir la Judée pour point de départ. Les textes de Tacite et de Suétone, qui commentent en quelque sorte le mot de la Samaritaine « Salus ex Judæis est », Joan. iv, 22, sont dans toutes les mémoires : « Vetus et constans opinio quæ percrebuerat Oriente toto, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur », Sueton. in Vespas. « Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur », Tacit. Hist. v. 13.; Cf. Jos. Bell. Jud. i, 5, 5. L'Orient était alors rempli de Juifs, descendants des anciens captifs de Babylone, qui se faisaient remarquer par un ardent prosélytisme, et qui ne faisaient un mystère ni de leur religion ni de leur Messie. C'est grâce à eux que s'étaient répandues ces espérances universelles qui tenaient le monde en suspens. Les Mages, tout nous porte à le croire, étaient donc sous l'influence d'idées semblables quand tout à coup ils aperçurent un astre nouveau. Pour eux, selon la belle pensée de S. Augustin, c'était un langage extérieur bien capable d'exciter leur foi : « Stella quid erat, nisi magna lingua cœli? » Serm. cci, 4, al. de Temp. xxxi. Mais à ce langage extérieur dut s'unir une parole plus claire encore, une révélation intérieure qui leur montra distinctement le rapport qui existait entre l'astre nouveau et le Messie, et qui les pressa de se rendre en Judée : c'est ce qu'enseignent presque tous les Pères. « Stellam Christi esse cognoverunt per aliquam revelationem », August., Sermo cxvii, al. lxxvii. « Dedit Deus aspicientibus intelle-

3. Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.

4. Et congregans omnes principes

3. Or le roi Hérode l'apprenant se troubla et tout Jérusalem avec lui.

4. Et assemblant tous les princes

etum, qui præstitit signum », S. Leo, Serm. iv de Epiph. On a dit aussi que les Mages pouvaient bien connaître la prophétie de Balaam où il est question de l'étoile du Messie, Num. xxiv, 17 et suiv. : « Je le vois, mais pas encore ; je le contemple, mais non de près. Voici qu'une étoile sort de Jacob, et qu'un sceptre s'élève du milieu d'Israël ». C'est peu probable ; car l'on admet généralement que, dans cet oracle, il ne s'agit pas d'un astre proprement dit, destiné à être le signe précurseur du Messie. Le mot étoile y est plutôt employé dans un sens figuré, pour désigner le Messie en personne, de même que le « sceptre » du second hémistiche. — Remarquons, avant de quitter ce sujet, la manière admirable dont la Providence adapte constamment les moyens aux dispositions de ceux qu'elle veut convertir. Jésus attire à lui les pêcheurs de Galilée par des péches miraculeuses, les malades par des guérisons, les docteurs de la Loi par l'explication des textes de l'Écriture, les Mages, c'est-à-dire des astronomes, par une étoile au firmament ! Observons encore que le second avènement du Christ sera accompagné d'un signe merveilleux dans le ciel, de même que le premier. Cf. Matth. xxiv, 30. — *In Oriente* : Il faut prendre ces mots dans leur signification stricte ; ils n'équivalent nullement au participe « orientem » (scil. stellam), ainsi que l'ont affirmé divers commentateurs. — *Adorare*, non pas « in stricto sensu » pour indiquer un culte de latrie, comme si les Mages eussent déjà connu la divinité du roi des Juifs ; mais, d'après l'acception orientale de ce mot, « rendre hommage, vénérer. » C'est l'hébreu *השתחויה*, qui désigne la prostration usitée en Orient pour saluer les personnes d'un rang distingué. « Adorer », de « ad os », de même que le grec *κρυειν*, représente une autre forme de salutation, le baiser envoyé avec la main. Les Mages n'apprirent sans doute qu'à Bethléem que Jésus était le fils de Dieu.

3. — *Audiens autem...* Ce verset est vraiment dramatique ; il décrit l'effet produit à la cour et dans la ville par la nouvelle inattendue qu'apportent les Mages. Qu'on se représente une longue caravane faisant son entrée dans une de nos grandes villes, et excitant par son seul aspect la curiosité de la foule ; qu'on se représente les chefs de ce riche cortège demandant à ceux des habitants qu'ils rencontrent : « Où est votre roi qui vient de naître ? » et l'on comprendra ce qui

dut se passer alors à Jérusalem. Les paroles des Mages volent de bouche en bouche et bientôt elles franchissent le seuil du palais d'Hérode, portant en tous lieux une vive émotion ou même un violent effroi. — *Turbatus est*. Effroi d'abord dans le cœur d'Hérode, *Herodes rex*. « Matthæus unico verbo tanquam in transitu indolem et characterem Herodis accuratissime exprimit », dit Rosenmüller, in h. l. Hérode avait des raisons particulières d'être troublé par ce bruit soudain. Roi de Judée non par le droit, mais à force d'intrigues et de violences, détesté d'une grande partie de ses sujets à cause de sa tyrannie ou de son caractère anti-théocratique, prince ambitieux et jaloux de son autorité au point de faire périr les membres de sa famille, de crainte d'être supplanté par eux, il apprend tout à coup qu'il a auprès de lui un puissant rival, le Messie en personne, et il se demande avec anxiété si son trône pourra bien subsister à côté de celui du Christ. Quelle affliction pour un tel homme d'entendre dire que des savants orientaux viennent saluer dans sa propre capitale le nouveau roi des Juifs ! — *Et omnis Jerosolyma*. Jérusalem aussi avait ses raisons d'être émue. Elle se trouble parce qu'elle espère, elle se trouble parce qu'elle a peur. Elle espère que son Messie va la délivrer du joug romain, qu'il la placera à la tête des nations et la comblera de prospérités ; or, les grandes espérances agitent et font trembler, quand elles sont sur le point d'être réalisées. Elle redoute les maux nombreux, les bouleversements épouvantables que les Rabbins lui prédisaient sous le nom de « *Dolores Messiae* » et qui devaient, lui disait-on, précéder l'apparition du Christ ; elle redoute encore quelque nouveau massacre opéré par Hérode dont elle connaît les accès de jalousie cruelle. Des causes opposées troublent donc fortement le roi et les sujets.

4. — *Et congregans*. Dans cette circonstance délicate, Hérode ne dément pas le portrait qu'ont tracé de lui les anciens auteurs au point de vue de la ruse et de l'habileté. Il ne fallait ni trop de mystère, ni trop d'éclat : trop de mystère eût excité l'effervescence populaire au lieu de la calmer ; trop d'éclat eût entraîné tout le monde auprès du Messie. Hérode saura choisir à merveille le juste milieu recommandé à l'homme sage. Non moins que les Mages, il tient à savoir où est « le roi des Juifs », son concurrent inattendu. Il dissimule son inquiétude, semble désireux

des prêtres et les scribes du peuple il voulait savoir d'eux où le Christ naîtrait.

5. Et ils lui dirent : en Bethléem

sacerdotum, et scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur.

5. At illi dixerunt ei : In Bethle-

de rendre service aux illustres voyageurs, et, comme leur demande concernait un fait religieux, bien plus, le fait religieux par excellence du Judaïsme, la naissance du Messie, il convoque en séance extraordinaire le grand conseil ecclésiastique des Juifs, ou Sanhédrin. Ce corps célèbre, que nous trouvons mentionné plusieurs fois dans le premier Évangile, Cf. v, 22; x, 17, etc., et dont le nom, malgré sa couleur hébraïque, laisse facilement reconnaître son origine grecque, συνέδριον, se composait de 71 membres, c'est-à-dire d'un président qui était ordinairement le grand prêtre, et de 70 assesseurs. Ces membres formaient trois classes distinctes. Il y avait 40 les princes des prêtres, *principes sacerdotum*, ἀρχιερεῖς. On désignait ainsi non-seulement le souverain Pontife actuellement en fonctions, qui était le prince des prêtres par excellence, ou ses prédécesseurs encore vivants, mais aussi les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales; Cf. I Par. xxiv. — 20 les Scribes, *scribas populi*, ou docteurs de la Loi, comme les nomme S. Luc. Ils constituaient une corporation nombreuse et puissante, dont le ministère consistait surtout à interpréter la Loi mosaïque. Comme la religion et la politique étaient très-étroitement associées sous le régime théocratique de l'Ancien Testament, les Scribes étaient tout à la fois des jurisconsultes et des théologiens. Ils appartenaient presque tous au parti pharisaïque et jouissaient d'un grand crédit auprès du peuple. Naturellement, ce n'étaient que les plus illustres d'entre eux, tels que les Gamatiel, les Nicodème, qui faisaient partie du Sanhédrin. Leur dénomination montre qu'une de leurs fonctions était aussi d'écrire les actes publics. — 30 les Anciens *πρεσβύτεροι*, *seniores populi*, c'est-à-dire les notables, qui étaient pris parmi les chefs des principales familles. Ils formaient l'élément purement laïque du grand conseil. Bien que la question à décider dans la circonstance présente fût complètement du domaine de la théologie, les anciens durent être convoqués avec les deux autres classes, parce qu'Hérode voulait une réponse officielle, authentique, qui réclamait la présence de tous les Sanhédristes. Si l'évangéliste ne les nomme point, au v. 4, cela tient à ce que la décision du cas proposé regardait de préférence les princes des prêtres et les docteurs de la Loi. Plus tard encore, nous rencontrerons des omissions semblables, alors même qu'il s'agira certainement d'une réunion com-

plète des assesseurs; Cf. Matth., xx, 18; xxvi, 59; xxvii, 4. — *Nasceretur* ou mieux « nascatur », car le verbe grec est au présent, γεννᾶται. Hérode, comme les Mages, s'informe seulement du lieu de la naissance du Christ, *ubi*. Le fait en lui-même est supposé certain; l'attente du Messie était alors universelle, on sentait que les temps étaient accomplis. Voir l'intéressante brochure de MM. les abbés Lémann, La question du Messie et le Concile du Vatican, Lyon, 1869, chap. II.

5 et 6. — *At illi dixerunt*. Le problème était facile à résoudre et ne demandait pas de longues réflexions, tant la Révélation avait été claire sur ce point; Cf. Joann., vii, 42 et s. Aussi les Sanhédristes répondent-ils sans hésiter : *In Bethlehem Judæ*. Ils donnent aussitôt la preuve de leur assertion : *Sic enim scriptum est*, il y a longtemps que le prophète Michée l'a prédit; Cf. Mich. v, 4. La parole du Sanhédrin est aussi précise que celle des Mages et, comme celle des Mages, elle s'appuie sur une autorité extérieure; les Mages avaient cité l'étoile, les princes des prêtres et les docteurs de la Loi citent un texte prophétique. — *Et tu, Bethleem...* L'oracle de Michée, que les anciens Rabbins appliquent unanimement au Messie, est cité librement et s'écarte tout à la fois de l'hébreu et des Septante. Serait-ce que l'évangéliste a tenu à nous conserver le passage du prophète tel que les Sanhédristes, mal servis par leur mémoire, le mentionneraient à Hérode? S. Jérôme le pense; mais cette hypothèse est peu vraisemblable et peu suivie. Nous préférons attribuer de nouveau ces divergences à la liberté dont usent habituellement en pareil cas les écrivains du Nouveau Testament, et tout particulièrement S. Matthieu. On lit dans l'hébreu, d'après la traduction très-exacte de la Vulgate : « Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël. » Si nous rapprochons maintenant les deux textes, nous verrons que la différence n'existe que dans la forme et nullement dans la pensée. L'idée que voulait exprimer le prophète était celle-ci : Bien que Bethléem soit un bourg trop insignifiant pour qu'on puisse le compter parmi les villes principales de la Judée, néanmoins il en sortira un chef illustre pour le peuple juif. S. Matthieu a modifié l'expression pour dire que Bethléem n'est nullement une ville insignifiante, attendu qu'il donnera aux Juifs un chef distingué. Qui ne voit que, malgré cette affirmation

hem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam :

6. Et tu, Bethlehem, terra Judæ, nequaquam minima es in principibus Judæ : ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel.

Mich., 5, 2; Joann., 7, 42.

7. Tunc Herodes, clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis.

8. Et mittens illos in Bethlehem, dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero : et, cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum.

de Juda car il est écrit ainsi par le prophète :

6. Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir Israël mon peuple.

7. Alors Hérode, ayant appelé secrètement les magés, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue.

8. Et les envoyant à Bethléem il dit : Allez et informez-vous avec soin de l'enfant ; et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer.

d'une part, cette négation de l'autre, la prédiction demeure tout à fait la même dans sa partie essentielle : le Messie doit naître à Bethléem, lui conférant ainsi une grande gloire ? Les autres traits sont des points minutieux et l'évangéliste ne s'en fait point esclave. C'est ainsi qu'il s'est permis de dire « Bethleem terra Judæ » au lieu de « Bethleem Ephrata », « principibus » au lieu de « millibus », « pasteur » (d'après le texte grec, qui a ποιμαίνε) au lieu de « dominateur ». — L'expression *in principibus* semble tout d'abord assez obscure ; « millibus » du texte primitif, בְּמִלִּיּוֹת, *bealfé*, est plus clair assurément ; il désigne les chef-lieux composés de mille habitants environ (« certo numero posito pro incerto », Rosenmüller) que possédait chaque tribu. Chacun des chefs-lieux avait son préfet nommé Alouf, « princeps ». L'évangéliste paraît avoir lu « bealouf », et c'est pourquoi il a traduit par « in principibus », employant d'une certaine manière le concret au lieu de l'abstrait. Michée comparait Bethléem aux autres villes de Juda, S. Matthieu le compare aux chefs de ces villes : la divergence n'est pas considérable. — *Regat*. Nous venons de voir que le grec nous présente le Messie sous la figure non d'un roi, mais d'un pasteur, « pascat » ; c'est une idée très-délicate. Dans l'antiquité, on avait compris qu'il y a, suivant la parole de Xénophon, plus d'une ressemblance entre les devoirs d'un bon roi et les devoirs d'un bon pasteur, et l'on aimait à regarder les gouvernants comme des ποιμένες λαών (Homère). C'était leur rappeler les soins affectueux qu'ils doivent à leurs sujets. Cette même image revient à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament ; Cf. II Reg. v, 3 ; Jérém. xxiii, 2 et s., et le gracieux psaume xxii. Voir, sur ce

texte de Michée, Patritii, de Evangel. t. II, p. 368 et ss.

7. — *Tunc Herodes*. Hérode a maintenant deux données certaines : les Mages lui ont appris que le Messie est né, les membres du Sanhédrin que Bethléem doit être sa patrie. Il veut en obtenir une troisième qui lui permettra d'exécuter plus sûrement les projets homicides qui se pressent déjà dans son esprit, et de mieux saisir l'étendue des mesures à prendre : ce sont encore les Mages qui la lui fournissent. — *Clam vocatis* ; en secret pour bien cacher son jeu et de crainte qu'on ne devinât ses plans. C'était une inconscience, puisque Hérode avait ouvertement convoqué le grand Conseil. — *Diligenter didicit*, en grec simplement ἀκριβώς, expression très-énergique. — *Tempus*, c'est-à-dire « annum, mensem, diem quo primum apparuisset. Hoc enim astronomi studiosè notare solebant », Rosenmüller. Tel est donc le dernier renseignement que le tyran voulait connaître ; il supposait très-naturellement qu'il existait une relation étroite entre l'apparition de l'étoile et l'époque de la naissance du Christ. — *Quæ apparuit* ; le verbe est au présent dans le texte grec ; φαίνομένου, « apparentis ».

8. — *Mittens*. Hérode conclut qu'à un âge si faible son rival n'aura pas encore été éloigné du lieu où il est né. Le roi eût pu sans doute partir lui-même immédiatement pour Bethléem, mais la chose eût fait trop de bruit, ce qu'il voulait à tout prix éviter. Il est beaucoup plus habile de sa part et beaucoup plus simple de transformer les Mages en espions inconscients, *ite et interrogate*. — *Ut et ego...* C'est bien là le monarque hypocrite dont nous parle l'historien Josèphe. Il essaie, par ces dévotes paroles, de tromper les âmes bonnes et droites des Mages, qui

9. Ceux-ci, lorsqu'ils eurent entendu le roi, s'en allèrent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux jusqu'à ce que, venant au lieu où était l'enfant, elle s'arrêta au dessus.

10. Or, en voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie.

11. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent, et ouvrant leurs trésors ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

9. Qui cum audissent regem abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedeat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat puer.

10. Videntes autem stellam gavisii sunt gaudio magno valde.

11. Et, intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentibus adoraverunt eum : et, apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.

Psal., 71, 10.

eussent été pris au piège sans la révélation spéciale qu'ils reçurent plus tard, v. 12.

9. — *Abierunt.* Les Mages, heureux des renseignements qu'ils ont reçus, quittent Jérusalem et se dirigent vers la cité de David. La route qu'ils suivirent traverse d'abord la profonde vallée de Gihon et gravit les flancs escarpés de la montagne du Mauvais Conseil ; elle parcourt ensuite un terrain rocailleux qui n'est cultivé que par intervalles, mais qu'illustrent de nombreux souvenirs, en particulier le tombeau de Rachel et la fontaine où les trois héros vinrent puiser un peu d'eau pour David au péril de leur vie ; II Reg. xxiii, 45 et suiv. — *Et ecce stella.* Cette apparition eut lieu au sortir de Jérusalem : elle suppose que le départ des Mages s'était effectué le soir ou durant la nuit, selon la coutume orientale ; elle suppose en outre une éclipse temporaire de l'étoile. Peut-être même cet astre mystérieux, après s'être montré aux Mages en Orient, était-il resté caché jusqu'alors ; en effet, ils n'avaient pas besoin de guide pour venir de leur pays à Jérusalem. « *Toto itinere non viderant stellam* », Bengel. — *Antecedeat, stabat.* Le sens de ces expressions dépend de l'opinion qu'on a adoptée relativement à l'étoile. Les partisans du météore devront prendre « *verba ut sonant* », ce qui est de fait plus naturel. Pour les autres, il y aura là une description pittoresque et populaire, car on ne dit pas d'une étoile qu'elle marche ou qu'elle s'arrête, et on le dit moins encore d'une constellation. « *Sensus est stellam a Magis ante se visam, ut nautis astra, viam ipsi indicasse locumque quo Christum reperirent... Stella dicitur stetit, nimirum prout res hæc mente concipi in vulgo solet* », Patrizzi, l. c.

10. — *Gavisii sunt gaudio magno valde.* « *Elegantia attica est in his* », dit Rosen-

müller, qui cite à l'appui de son assertion de nombreuses locutions semblables empruntées aux Latins et aux Grecs. De la part de S. Matthieu c'est plutôt un pur hébraïsme : שמחו שמחה גדלה עד-מאד. En tout cas, c'est un langage énergique, qui exprime très-bien les vifs transports de joie ressentis par les Mages quand l'étoile leur apparut de nouveau. Ils se sentirent alors si visiblement conduits par Dieu lui-même !

11. — *Domum.* Ce mot, d'après un assez grand nombre d'anciens auteurs (S. Justin, S. Jean Chrysost., S. Augustin, etc.), serait un euphémisme pour désigner l'étable. Mais on admet plus généralement aujourd'hui qu'il faut le traduire d'une manière littérale ; d'où l'on conclut, et ce semble, à juste titre, que depuis Noël S. Joseph avait pu trouver à Bethléem un logement plus convenable que la pauvre grotte de la Nativité. La presse des premiers jours, occasionnée par le recensement, Cf. Luc II, 1, 7, n'avait pas été de longue durée. — *Procidentibus adoraverunt.* Voir l'explication du v. 2. Bien que cette attitude, comme nous l'avons dit, ne prouve pas en soi que les Mages aient reconnu la vertu divine de l'Enfant, néanmoins tout porte à croire qu'ils reçurent à ce sujet des révélations spéciales, soit au moment où ils s'approchèrent de Jésus, soit avant de quitter Bethléem. Telle est la croyance générale de l'antiquité chrétienne. « *Isti in membris parvis Deum adoraverunt* », S. Augustin, sermo cc, al. xxx ; Cf. S. Jean Chrys. Homil. viii in Matth. Il y a là plus qu'une cérémonie extérieure accomplie devant le berceau d'un enfant, c'est un véritable hommage spirituel. — *Theauris*, leurs cassettes. — *Obtulerunt ei munera.* D'après l'usage immémorial de l'Orient, on ne visite jamais des personnes de quelque importance sans leur offrir des présents. — *Myrrham.* « La myrrhe est le pro-

12. Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

13. Qui cum recessissent, ecce

12. Et ayant reçu en songe l'avis de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils revinrent par un autre chemin dans leur pays.

13. Lorsqu'ils furent partis, voilà

duit d'un arbre qui croît dans plusieurs endroits de l'Arabie (Les botanistes modernes l'ont nommé « Balsamodendron myrrha »; il appartient à la famille des Térébinthacées). Il est épineux et sa feuille ressemble à celle de l'olivier. On pratique sur lui deux incisions par an; mais il produit spontanément, avant l'incision, une myrrhe appelée stractée, qu'on préfère à toutes les autres. En général, la bonne myrrhe a la forme de globules résultant de la concrétion d'un suc blanchâtre qui se dessèche peu à peu. La myrrhe stractée vaut de 13 à 40 deniers la livre. Elle s'emploie à l'état liquide après qu'on l'a fait dissoudre dans quelque essence ». Plin., Hist. Nat., clvi. — Ces dons avaient une signification symbolique, il n'existe pas le moindre doute à ce sujet; toutefois, la tradition a tellement varié dans l'interprétation du symbole, qu'il est très-difficile de savoir à quelles idées il est préférable de s'arrêter. Les deux opinions les plus reçues sont 1^o celle de S. Irénée et de Théophylacte, que suit la gracieuse prose de Noël :

Auro rex agnoscitur,
Homo myrrha colitur,
Thure Deus gentium.

S. Jérôme disait dans le même sens : « Pulcherrime munerum sacramenta Juvencus presbyter uno versiculo comprehendit :

Thus, aurum, myrrham regique hominique Deoque Dona ferunt. »

2^o celle de S. Fulgence, qui établit un rapport de ressemblance entre la triple offrande des Mages et la triple fonction du Messie : « Per aurum Christi regnum, per thus ejus Pontificatus, per myrrham mors (ou mieux, suivant d'autres auteurs, prophetica dignitas) significatur ». Alii aliter. Quoi qu'il en soit, ces offrandes durent être d'une utilité providentielle à la Sainte Famille au moment de son départ précipité pour l'Egypte. — On trouvera dans les Evangiles apocryphes de singulières légendes, qui font remonter la matière de ces présents jusqu'à Noë ou même jusqu'au paradis terrestre, à travers toute sorte de péripéties. — Les peintres qui ont représenté le mystère de l'Adoration des Mages ont choisi de préférence l'instant où ils offrent leurs dons à l'Enfant Jésus : les plus célèbres sont Rubens (musée de Lyon), Veronèse, Andrea del Sarto, van Eyck, Ghirlandajo, Bernardino Luini, Bonifazio; ces

trois derniers maîtres en avaient fait leur sujet favori.

12. — *Responso accepto*, en grec χρηματισθέντες. On parle de réponse, bien qu'aucune demande n'ait été mentionnée. « Sic optarant, vel rogarant », Bengel. Il est probable qu'ils avaient conçu quelque soupçon contre Hérode et interrogé le Seigneur à son sujet, ou bien, c'est un hébraïsme qui signifie « admoniti a Deo ». — *Ne redirent...*, *reversi sunt*. Le grec est plus exact au point de vue topographique; il a ἀναστῆναι, faire un détour, et ἀναστρέφειν, aller en droite ligne. Jérusalem n'était pas sur la route des Mages quand ils retournaient de Bethléem en Orient; ils auraient fait un détour pour y aller porter à Hérode les nouvelles qu'il leur avait demandées. Après l'avertissement surnaturel qu'ils reçurent de Dieu, ils retournèrent directement *per aliam viam*, probablement par la voie du Sud, qui leur faisait rejoindre, après quelques heures, la route suivie par les caravanes de l'Est.

3. — Fuite en Egypte et massacre des saints Innocents, II, 13-18.

Nous avons, dans ce double événement, les conséquences terribles de la visite des Mages, en même temps qu'un contraste frappant. « Tandis que les meilleurs représentants du paganisme lui portent leurs hommages, la vie de l'Enfant est menacée par le roi qui s'est assis sur le trône de David. Sa carrière terrestre commence sous ce rayon de gloire et sous cet éclair de haine », de Pressensé. Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre, p. 277. Jésus-Christ, à peine entré dans ce monde, sent donc déjà le poids de la persécution; il est obligé de prendre le chemin de l'exil pour échapper à la mort. Le sang d'innocentes victimes coule à cause de Lui, en attendant qu'il répande lui-même pour nous jusqu'à la dernière goutte du sien.

a. Fuite en Egypte, §§. 13-18.

13. — *Ecce Angelus*. C'est le second songe mystérieux de S. Joseph. — *Apparuit*, en grec φαίνεται au présent, ce qui rend la narration plus rapide. — *Puerum et matrem ejus*. Ces mots ont été choisis à dessein pour montrer encore que Joseph n'est pas le père de l'Enfant, mais qu'il joue simplement le rôle de gardien envers Lui et envers Marie. De même aux §§. 14, 20 et 21. — *Fuge in Aegyptum*. Pourquoi l'Egypte? Pourquoi, de-

qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph disant : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte et demeure là jusqu'à ce que je te reparle; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir.

14. Joseph se levant prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Egypte,

angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi : futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum.

14. Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.

mandons-nous aussi, ceux de nos compatriotes qui redoutent quelque persécution politique se dirigent-ils immédiatement du côté de la Suisse, de la Belgique, de l'Espagne, selon la zone qu'ils habitent? Parce que ces contrées sont les plus faciles à atteindre pour un Français, et aussi, parce qu'après avoir franchi la frontière, ils sont à l'abri de toute poursuite. Il en était de même de l'Egypte; c'était la terre étrangère la plus à la portée de S. Joseph. Placée directement sous la domination romaine, elle se trouvait complètement en dehors de la juridiction d'Hérode. Entre elle et la Judée s'étendait le désert, protecteur de l'Arabie Pétrée, traversé par des routes connues et fréquentées. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que l'Egypte servait de refuge à des Juifs forcés de s'exiler : dès l'origine de l'histoire juive, chassé par la famine, Abraham, Cf. Gen. xii, 10, était allé lui demander du pain. Des événements providentiels y conduisirent plus tard le patriarche Jacob, qui s'installa avec toute sa famille dans la terre de Gessen, Cf. Gen. xlvii. Jéroboam, fuyant devant Salomon, avait pris, lui aussi, le chemin de l'Egypte, Cf. III Reg. xi, 40. C'est là pareillement qu'un grand nombre d'Israélites, suivis par Jérémie, vinrent se cacher après l'assassinat de Godolias, pour échapper à la vengeance des Chaldéens, IV Reg. xxv, 26; Cf. Jérém. xliii. Cette série d'événements a fait dire avec beaucoup de justesse à Maldonat, Comm. in h. l. : « Videtur Ægyptus scholæ filiorum Dei, qui adolescere non possunt nisi vexentur ». Au début de l'ère chrétienne, l'Egypte comptait parmi ses habitants une multitude d'Israélites qui s'y étaient établis, les uns pour se livrer à de grandes entreprises commerciales, les autres afin de s'y mettre à l'abri de la tyrannie d'Hérode. Ces Juifs formaient une colonie florissante : ils avaient à Héliopolis leur magnifique basilique bâtie par Onias; si grande, dit le Talmud avec fierté, que, la voix de l'officiant ne pouvant pénétrer à ses extrémités, le sacristain était obligé d'agiter un mouchoir pour avertir du moment où l'on devait répondre Amen.

Ils avaient leurs corporations riches et puissantes dont les largesses à l'égard des concitoyens malheureux étaient devenues proverbiales. La sainte Famille pouvait donc trouver là les secours et la protection dont elle avait besoin. — *Ut Herodes...*, preuve qu'Hérode avait immédiatement conçu le projet de faire mourir l'Enfant, dès qu'il avait appris la nouvelle de son existence.

14. — *Nocte*. L'avertissement prophétique que nous venons de lire fut sans doute donné à S. Joseph peu de temps après le départ des Mages, et à la dernière extrémité : c'est pourquoi il était si pressant, c'est pourquoi il est exécuté sans retard, en pleine nuit. — *Secessit*. Après avoir quitté Bethléem, la sainte Famille se dirigea rapidement vers la limite méridionale de la Judée, qu'elle put atteindre en quelques heures; elle s'enfonça ensuite dans le désert et gagna, après cinq ou six jours de marche, l'ancienne province de Gessen. La distance à franchir était d'environ quarante lieues. Voir l'atlas géograph. de M. l'abbé V. Ancessi, pl. iv. vi et xv. — Ce pénible voyage a été idéalisé par de nombreuses peintures qui représentent les saints voyageurs tantôt se reposant à l'ombre d'un palmier et servis par les anges (Cl. Lorrain, Poussin, Breughel, Raphaël), tantôt s'avançant à travers mille obstacles ou mille prodiges (Maratti, van der Werff, etc.). Les Evangiles apocryphes racontent, à propos de l'entrée en Egypte, les faits les plus merveilleux, parfois les plus ridicules; Cf. Brunet, Evangiles apocryphes. 2^e édit., p. 64 et ss. — Il n'est pas possible de fixer avec précision l'endroit qui servit de séjour à Jésus, à Marie et à Joseph pendant leur exil égyptien : la tradition désigne plus communément Matarea, aujourd'hui Matarieh, village situé à quelque distance de l'antique ville sacerdotale d'Héliopolis. On y trouve une source d'eau vive qu'on dit être la meilleure de toute l'Egypte, et à laquelle les Mahométans comme les Chrétiens attribuent une grande vertu miraculeuse. C'est là aussi que Kléber triompha d'une armée dix fois supérieure en nombre à la sienne.

15. Et erat ibi usque ad obitum Herodis : ut adimpleretur quod dictum est a Domino per Prophetam dicentem : Ex Ægypto vocavi filium meum.

Osee., 11, 1.

16. Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a magis, iratus est valde : et mittens occidit omnes

15. Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplît ce qu'avait dit le Seigneur par le prophète disant : J'ai rappelé mon fils d'Égypte.

16. Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les mages, s'irrita violemment et envoya tuer tous les

15. — *Et erat ibi...* L'évangéliste nous donne bien ici le « terminus ad quem » pour calculer la durée du séjour de la sainte Famille en Égypte ; mais, comme il n'a pas indiqué le « terminus a quo », c.-à-d. le point de départ, on ne pourra jamais savoir avec une certitude complète combien de temps Jésus vécut sur la terre d'exil. Les appréciations des SS. Pères et des anciens exégètes varient entre deux et huit années. S'il est vrai que Notre-Seigneur naquit vers la fin de 749, Hérode étant mort dans les premiers mois de l'an 750, l'Égypte n'aura gardé le Sauveur que pendant quelques semaines ; tel est l'avis qui a prévalu dans les temps modernes. Le récit de S. Matthieu ne suppose nullement un long séjour : les événements qu'il renferme, combinés avec ceux que nous trouverons dans S. Luc, purent aisément s'accomplir entre le 25 décembre 749 et le commencement d'avril 750. — *Ut adimpleretur* : Cf. II, 22. — *Per Prophetam...* Ces paroles du prophète Osee, XI, 1, sont citées d'après le texte hébreu ; le texte des Septante, que S. Matthieu suit ordinairement de plus près, ne convenait nullement dans la circonstance présente, attendu qu'il porte τὰ τέκνα μου, « mes fils ». Un regard jeté sur la prophétie d'Osee suffira pour montrer que le passage emprunté par l'évangéliste concerne très-directement le peuple juif, d'après le sens historique et littéral. Le contexte le démontre de la manière la plus évidente : « Puer erat Israel, et ex Ægypto vocavi filium meum ». C'est d'Israël qu'il s'agit en premier lieu, et de sa délivrance miraculeuse du joug des Pharaons sous la conduite de Moïse. Envisagé collectivement comme un seul homme, il portait depuis longtemps le glorieux nom de fils de Jéhova. « Hæc dicit Dominus, Filius meus primogenitus Israel », Ex. IV, 22 ; Cf. Jérém. XXXI, 9. Cette première signification de l'oracle d'Osee s'était accomplie anciennement ; mais il y en avait une autre qui devait se réaliser aussi : « Ea quæ τριπλῶς præcedunt in aliis, juxta veritatem et adimplerionem referuntur ad Christum... Igitur hoc quod scriptum est : Ex Ægypto vocavi filium meum, dicitur quidem de populo Israel..., sed per-

fecte refertur ad Christum », S. Jérôme, in Osee, XI, 1. La destinée du fils adoptif était donc le type de celle qui était réservée au vrai Fils : l'un et l'autre ils furent conduits en Égypte parmi des circonstances particulières, qui ont entre elles plus d'une analogie. — C'est ici le lieu de rappeler le rôle tout-à-fait intéressant de l'Égypte au point de vue historique et religieux. De l'Égypte est venue la vieille civilisation qui se répandit d'abord sur la Grèce et de là sur toute l'Europe ; en Égypte s'est développée la théologie chrétienne ; en Égypte se sont formés les premiers moines ; l'éducation du peuple théocratique se fit en Égypte ; c'est en Égypte que vint à son tour le Fils de Dieu, avant de réformer le régime de l'ancienne Alliance.

b. Massacre des saints Innocents, §§. 16-18.

16. — Les premiers jours qui s'écoulèrent après le départ des Mages durent être pour Hérode des jours de grande surexcitation morale et de vives impatiences. Le vieux roi tremblait sur son trône, depuis qu'il avait entendu demander en pleine Jérusalem « Ubi est qui natus est rex Judæorum ». Cette surexcitation et ces impatiences allèrent croissant et se terminèrent par un de ces paroxysmes de rage auxquels Hérode était sujet à la fin de sa vie, lorsqu'il comprit que les Mages l'avaient trompé. — *Quoniam illusus esset a Magis*. Il suppose que c'est une trahison complète qui a été ourdie contre lui ; alors, ne pouvant plus se contenir, il renonce à toute dissimulation, et fait appel à la violence ouverte, brutale. Et pourtant ce n'étaient point les Mages, c'est Dieu même qui s'était « moqué » de lui. — *Mittens*. Il choisit ses mandataires parmi ses gardes du corps. On sait que les soldats attachés à la garde des rois orientaux étaient chargés, comme les licteurs romains, de l'exécution des peines capitales. Le tyran donne une large étendue à ses ordres cruels, afin de ne pas manquer son but une seconde fois ; il embrasse le plus possible en fait d'espace et de temps. Les demi-mesures n'étaient pas de son goût, et la vie humaine n'a jamais eu beaucoup de prix à ses yeux. — *Omnes pue-*

enfants qui étaient à Bethléem et dans tous ses environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis auprès des mages.

pueros qui erant in Bethlehem, et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infra, secundum tempus quod exquisierat a magis.

ros. Le massacre devait comprendre, au point de vue du sujet, tous les enfants mâles sans exception, comme si Hérode eût pris pour modèle l'ancien persécuteur égyptien, Cf. Ex. 1, 15, 16, 22; au point de vue du lieu, non seulement la ville de Bethléem, mais encore tous les environs, *in Bethlehem et in omnibus finibus ejus*, c'est-à-dire les hameaux, les maisons isolées qui lui appartenaient; au point de vue du temps, *a bimatu et infra, secundum tempus*... On a conclu quelquefois de cette dernière réflexion que l'étoile s'était peut-être montrée aux Mages un certain temps avant leur départ d'Orient, par exemple dès l'Incarnation du Sauveur. Mais nous croyons qu'il est plus simple et plus exact de dire avec S. Jean Chrysostôme : « Furor et timor ad majorem securitatem plus temporis adjecit ut nullus effugeret ». — Quant au nombre des enfants massacrés à Bethléem, il ne dût pas être bien considérable. La liturgie éthiopienne et le ménologe grec l'évaluent, il est vrai, à 144.000, comme si le passage de l'Apocalypse, xiv, 4, que l'Eglise fait chanter au jour de la fête des SS. Innocents, devait être pris à la lettre et appliqué directement à eux, mais c'est là une exagération monstrueuse. La statistique peut nous fournir des renseignements assez précis. Bethléem, y compris ses environs, comptait alors tout au plus deux mille habitants, Cf. Mich. v, 4; or, à chaque millier d'habitants correspondent à peu près 30 naissances annuelles qui se partagent d'une manière assez égale entre les deux sexes. Nous aurions ainsi, pour une année, quinze enfants mâles; mais il en faut soustraire la moitié, car telle est la part ordinaire de la mort. Pour deux ans, nous arriverions donc à peine au chiffre de 30 : la plupart des commentateurs modernes le trouvent même trop fort, ne croyant pas que le nombre total des victimes ait dépassé 40 ou 15. — Les rationalistes ont vivement attaqué la véracité de la narration évangélique à propos du massacre de Bethléem, sous le spécieux prétexte que les historiens du paganisme qui se sont occupés d'Hérode, surtout le juif Josephé qui suit pas à pas les actes du despote, ont complètement passé cette cruauté sous silence. Nous ferons d'abord une observation à laquelle nous osons attribuer quelque valeur. Si l'on eût retrouvé dans les écrits d'un auteur obscur du Bas-Empire, et là seulement, le renseignement

que nous a conservé S. Matthieu, on se serait félicité comme d'une précieuse découverte, mais c'est un Evangéliste qui a tiré cet événement de l'oubli, à coup sûr il a été trompé ou il a voulu tromper ! Répondons maintenant d'une manière directe à l'objection. 1^o Le massacre des enfants de Bethléem est parfaitement conforme à la nature cruelle et emportée d'Hérode-le-Grand. « Quand on prend en considération les arrêts de mort et tous les outrages sanglants qu'il fit subir à ses sujets et à ses plus proches parents, quand on se rappelle la dureté inexorable de son cœur, il est impossible de ne pas le déclarer un barbare, un monstre sans pitié. Il suffisait de ne pas parler selon ses idées, ou de ne pas se montrer son très-humble serviteur en toutes choses, ou encore d'être soupçonné de manifester peu de respect ou de soumission à son égard, pour qu'aussitôt on devint l'objet de sa colère aveugle et violente, qui atteignait indistinctement parents, amis et ennemis », Jos. Ant. xviii, 15. 2^o Cette atrocité n'avait aucune portée politique au point de vue des historiens anciens qui se sont occupés d'Hérode; de plus elle était, quant à son étendue, assez insignifiante dans la vie d'un pareil tyran. Il avait fait périr sa propre femme Mariamne, trois de ses fils, son frère, des sujets sans nombre : qu'était-ce que le sang de quelques enfants à côté de cruautés perpétuelles ? Une goutte d'eau dans la mer. a-t-on dit avec beaucoup de justesse. « Post tot crudelitatis exempla ab Herode Jerosolymis et tota passim Judæa edita, post sublatis diversis suppliciis tot filios, tot uxores, proximos et amicos, non magna res fuisse videtur, sustulisse quoque unius oppidi aut vici et adhaerentis territorii infantes, quorum strages in loco perexiguo non admodum magna esse potuit », Wetstein, d'après J. Vossius. 3^o. Le silence des écrivains de l'antiquité n'est pas aussi complet qu'on l'a prétendu. Le païen Macrobe fait une allusion manifeste à l'événement raconté par S. Matthieu, dans un passage qui, bien qu'un peu confus, n'en conserve pas moins pour nous une autorité véritable : « Quum audisset (Augustus) inter pueros quos in Syria Herodes rex Judæorum intra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : Melius est Herodis porcum esse (3v) quam filium (3:6v) », Sat. conv. II, 4. Il nous semble qu'on ne peut rien souhaiter de plus significatif.

Le massacre fut mal vu par les Juifs, à qui l'on

CHAPITRE II

17. Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem :

18. Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

Jer., 31, 15.

19. Defuncto autem Herode, ecce

17. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie disant :

18. Une voix a été entendue à Rama, des pleurs et des sanglots incessants, Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.

19. Mais Hérode étant mort, voilà

47 et 48. — *Tunc adimpletum est.* Par cet acte barbare, Hérode accomplissait sans le savoir une prophétie messianique. — *Per Jeremiam, xxxi. 15.* Ici encore, S. Matthieu s'écarte tout à la fois du texte hébreu et de la version d'Alexandrie; mais la divergence est très-légère et n'atteint que l'expression. De même que la parole d'Osée citée au v. 15, ce beau passage de Jérémie a une double signification, l'une verbale, l'autre typique. Suivant le sens verbal, il concerne la déportation des Juifs en Chaldée, après le triomphe de Nabuchodonosor et la chute du royaume de Juda. Rachel avait été enterrée non loin de Bethléem. Cf. Gen. xxxv, 19. Par une admirable figure, le prophète suppose qu'au moment où les descendants de Benjamin, qui faisaient partie du royaume de Juda, étaient conduits en exil, elle sortit de son tombeau, poussant des gémissements lugubres, comme une mère à qui l'on arrache ses fils et que rien ne peut consoler de cette déchirante séparation. Mais, comme le dit S. Augustin, les divines Ecritures ont souvent plus d'un sens : « Habet scriptura sacra haustus primos, habet secundos, habet tertios », et il faut que ces divers sens, quand ils ont été voulus par Dieu, s'accomplissent jusqu'à un iota, selon la parole de Jésus-Christ. La prophétie de Jérémie devait donc trouver plus tard une seconde réalisation, supérieure à la première. Rachel sortit une seconde fois de sa tombe pour pleurer amèrement, au nom des pauvres mères de Bethléem, sur les innocentes victimes de la tyrannie d'Hérode : son deuil d'autrefois était un type de son deuil actuel. Les littérateurs ont maintes fois admiré cette personnification pathétique. — *In Rama.* Rama, suivant quelques exégètes, serait un nom commun qui désignerait les hauteurs de Bethléem. En effet, *רָאם, rām*, signifie « élevé », et c'est ainsi que S. Jérôme traduit dans la Vulgate le texte hébreu de Jérémie : « Vox in excelso audita est ». Mais Rama est plus probablement un nom propre, celui d'une petite ville située à deux lieues au Nord de Jérusalem, et dont les ruines sont encore appelées Er-Rām par les Arabes. C'est là que les exilés furent réunis avant leur

départ pour la Chaldée ; Cf. Jer. xl, 4 et suiv. Le sépulcre de Rachel en est assez éloigné, puisqu'on le montre à deux autres lieues au Sud de Jérusalem (Kubbet-Rachil) ; mais de nombreux commentateurs ont justement pensé « non indicari locum ubi clamor ortus sit, sed ad quem dimanarit, ut adeo significetur longe lateque clamorem esse auditum », Kuinöl, in h. l. On peut dire aussi que Jérémie évoque à Rama l'ombre de Rachel. — *Ploratus et ululatus.* En grec, il y a trois substantifs synonymes au lieu de deux, *θρήνος καὶ κλαυθμός καὶ ὀδυρμός πολὺς*, ce qui rehausse et fortifie davantage encore la pensée. Dans sa prophétie, Jérémie ajoute, après la description tragique de ce grand deuil : « Hæc dicit Dominus : Quiescat vox tua a ploratu, et oculi tui a lacrymis ; quia est merces operi tuo, ait Dominus, et revertentur de terra inimici, et est spes novissimis tuis... et revertentur filii tui ad terminos suos », xxxi, 16 et 17. De même dans la circonstance présente : le Messie, l'enfant bien-aimé de Rachel, est sauvé ; qu'elle se console ! Il reviendra bientôt de la terre d'exil pour le salut et le bonheur de tous. — La peinture et la poésie ont rivalisé de zèle pour célébrer le martyre des SS. Innocents. On connaît à ce sujet les hymnes ravissantes de Prudence, insérées dans le bréviaire romain, « Audit tyrannus anxius » et « Salvete flores martyrum ». On connaît aussi les belles toiles du Guide, de Rubens, de Nicolas Poussin, de Matteo di Giovanni. — Terminons ce touchant récit par deux pensées de S. Augustin. « Jure Innocentes dicuntur martyrum flores, quos in medio frigore infidelitatis exortos, velut primas erumpentes Ecclesiæ gemmas quædam pruina persecutionis decoxit », serm. III. « O parvuli beati, modo nati, nondum tentati, nondum lactati, jam coronati ! »

4. — *Retour d'exil et séjour à Nazareth,* II, 19-23. Parall., Luc., II, 39.

49. — *Defuncto autem Herode.* Hérode ne jouit pas longtemps de la sécurité factice que lui avait procurée le massacre des enfants de Bethléem. Il mourut quelques se-

que l'ange du Seigneur apparut pendant le sommeil à Joseph, en Egypte,

20. Disant : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui cherchaient la vie de l'enfant.

21. Joseph se levant prit l'enfant et sa mère et vint dans la terre d'Israël.

22. Mais apprenant qu'Archélaüs

angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto,

20. Dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel; defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.

21. Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israel.

22. Audiens autem quod Arche-

maines seulement ou tout au plus deux ou trois mois après cet acte d'inutile cruauté, dans les premiers jours d'avril 750 U. C. Il avait vécu soixante-dix ans et en avait régné trente-sept. Joseph nous raconte son horrible fin dans les termes suivants : « Un feu intérieur le consumait lentement ; il lui était impossible, à cause des affreuses douleurs d'entrailles qu'il éprouvait, de satisfaire son besoin pressant de prendre quelque nourriture. Une grande quantité d'eau s'était amassée au ventre et dans les jambes. Lorsqu'il était debout, il lui était impossible de respirer : son haleine exhalait une puanteur infecte ; des crampes dans tous les membres lui donnaient une vigueur extraordinaire. C'est en vain qu'il essaya les bains de Calirhoë ; on l'en rapporta plus malade à Jéricho. Sentant alors qu'il ne guérirait pas, il fut saisi d'une rage amère, parce qu'il supposait avec raison que tous se réjouiraient de sa mort. Il fit donc assembler dans l'amphithéâtre de Jéricho et cerner par des soldats les personnes les plus notables, et il ordonna à sa sœur Salomé de les faire égorger dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, afin qu'il y eût des larmes versées à l'occasion de sa mort. Mais Salomé n'exécuta point cet ordre. Comme ses douleurs augmentaient de plus en plus, et qu'il était en outre tourmenté par la faim, il voulut se donner un coup de couteau, mais on l'en empêcha. Il mourut enfin dans la trente-septième année de son règne » ; Ant. xvii, 6, 1. C'est la première page du traité de Lactance « De morte persecutorum ». L'évangéliste n'emploie pourtant qu'un seul mot, de la plus grande simplicité, « defuncto Herode ». — *Apparuit in somnis* ; pour la troisième fois, Cf. i, 20 ; ii, 13. — *In terram Israel*, terme général pour désigner toute la Palestine ; la province particulière destinée à l'habitation de la Sainte Famille sera bientôt l'objet d'une nouvelle révélation, Cf. x. 22. — *Defuncti sunt* ; pluriel très-extraordinaire puisqu'il n'est question que d'Hérode. C'est un pluriel

ou « de majesté » ou « de catégorie », pour employer les expressions des grammairiens ; le premier s'emploie comme une marque de respect à l'égard des personnages haut placés, le second désignerait ici la classe entière des persécuteurs de Jésus. On les trouve fréquemment l'un et l'autre chez les classiques. L'Ange fait probablement allusion à une parole qui avait été adressée à Moïse par Jéhova dans une circonstance analogue : « Dixit Dominus ad Moysen in Madian : Vade et revertere in Ægyptum ; mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam », Exod. iv, 19. Là aussi, il s'agissait uniquement du Pharaon ; mais tandis que Moïse recevait l'ordre de rentrer en Egypte, S. Joseph reçoit celui de la quitter. — *Animam*, hébraïsme très-usité pour « vitam », בקש את-נפש.

21. — *Qui consurgens* ; répétition à peu près littérale du x. 14. Nous avions déjà rencontré une formule semblable au chap. i, x. 24. C'est une sorte de refrain qui retentit à travers l'histoire de l'Enfant Jésus et qui en marque les principaux événements.

22. — *Archelaus*. Par son testament, Hérode avait partagé son royaume entre ses trois fils, donnant à l'aîné Archélaüs la Judée, l'Idumée et la Samarie, à Hérode Antipas la Galilée et la Pérée, à Philippe la Batanée, la Trachonite et l'Hauranite. Auguste respecta les dernières volontés du tyran ; toutefois il n'accorda que le titre d'ethnarque à Archélaüs, se réservant de le créer roi quelque temps après, s'il se rendait digne de cet honneur ; Jos. Ant. xvii, 14, 4. Mais l'honneur ne fut pas mérité ; bien plus, Archélaüs se conduisit en si digne fils d'Hérode que les Juifs, poussés à bout par ses cruautés et par son mépris pour leur Loi, vinrent l'accuser à Rome et implorer contre lui le secours de l'empereur. Reconnu coupable, il fut déposé et relégué à Vienne en Dauphiné, où il mourut. Son administration n'avait duré que neuf années, 750-759 U. C. ; Cf. Jos. Ant. xvii, 13, 2 ; de Bello Jud. ii, 7, 3. — *Regnaret* ne doit donc pas être pris à la lettre,

CHAPITRE II

17. Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem :

18. Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

Jer., 31, 15.

19. Defuncto autem Herode, ecce

17. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie disant :

18. Une voix a été entendue à Rama, des pleurs et des sanglots incessants, Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.

19. Mais Hérode étant mort, voilà

47 et 48. — *Tunc adimpletum est.* Par cet acte barbare, Hérode accomplissait sans le savoir une prophétie messianique. — *Per Jeremiam*, xxxi. 15. Ici encore, S. Matthieu s'écarte tout à la fois du texte hébreu et de la version d'Alexandrie ; mais la divergence est très-légère et n'atteint que l'expression. De même que la parole d'Osee citée au v. 15, ce beau passage de Jérémie a une double signification, l'une verbale, l'autre typique. Suivant le sens verbal, il concerne la déportation des Juifs en Chaldée, après le triomphe de Nabuchodonosor et la chute du royaume de Juda. Rachel avait été enterrée non loin de Bethléem, Cf. Gen. xxxv, 19. Par une admirable figure, le prophète suppose qu'au moment où les descendants de Benjamin, qui faisaient partie du royaume de Juda, étaient conduits en exil, elle sortit de son tombeau, poussant des gémissements lugubres, comme une mère à qui l'on arrache ses fils et que rien ne peut consoler de cette déchirante séparation. Mais, comme le dit S. Augustin, les divines Ecritures ont souvent plus d'un sens : « Habet scriptura sacra haustus primos, habet secundos, habet tertios », et il faut que ces divers sens, quand ils ont été voulus par Dieu, s'accomplissent jusqu'à un iota, selon la parole de Jésus-Christ. La prophétie de Jérémie devait donc trouver plus tard une seconde réalisation, supérieure à la première. Rachel sortit une seconde fois de sa tombe pour pleurer amèrement, au nom des pauvres mères de Bethléem, sur les innocentes victimes de la tyrannie d'Hérode : son deuil d'autrefois était un type de son deuil actuel. Les littérateurs ont maintes fois admiré cette personnification pathétique. — *In Rama.* Rama, suivant quelques exégètes, serait un nom commun qui désignerait les hauteurs de Bethléem. En effet, רָאָם, *rām*, signifie « élevé », et c'est ainsi que S. Jérôme traduit dans la Vulgate le texte hébreu de Jérémie : « Vox in excelso audita est ». Mais Rama est plus probablement un nom propre, celui d'une petite ville située à deux lieues au Nord de Jérusalem, et dont les ruines sont encore appelées Er-Rām par les Arabes. C'est là que les exilés furent réunis avant leur

départ pour la Chaldée ; Cf. Jer. xl, 4 et suiv. Le sépulcre de Rachel en est assez éloigné, puisqu'on le montre à deux autres lieues au Sud de Jérusalem (Kubbet-Rachil) ; mais de nombreux commentateurs ont justement pensé « non indicari locum ubi clamor ortus sit, sed ad quem dimanarit, ut adeo significetur longe lateque clamorem esse auditum », Kuinöl, in h. l. On peut dire aussi que Jérémie évoque à Rama l'ombre de Rachel. — *Ploratus et ululatus.* En grec, il y a trois substantifs synonymes au lieu de deux, θρήνος και κλαυθμός και ὀδυρμός πολλός, ce qui rehausse et fortifie davantage encore la pensée. Dans sa prophétie, Jérémie ajoute, après la description tragique de ce grand deuil : « Hæc dicit Dominus : Quiescat vox tua a ploratu, et oculi tui a lacrymis ; quia est merces operi tuo, ait Dominus, et revertentur de terra inimici, et est spes novissimis tuis... et revertentur filii tui ad terminos suos », xxxi, 16 et 17. De même dans la circonstance présente : le Messie, l'enfant bien-aimé de Rachel, est sauvé ; qu'elle se console ! Il reviendra bientôt de la terre d'exil pour le salut et le bonheur de tous. — La peinture et la poésie ont rivalisé de zèle pour célébrer le martyre des SS. Innocents. On connaît à ce sujet les hymnes ravissantes de Prudence, insérées dans le bréviaire romain, « Audit tyrannus anxius » et « Salvete flores martyrum ». On connaît aussi les belles toiles du Guide, de Rubens, de Nicolas Poussin, de Matteo di Giovanni. — Terminons ce touchant récit par deux pensées de S. Augustin. « Jure Innocentes dicuntur martyrum flores, quos in medio frigore infidelitatis exortos, velut primas erumpentes Ecclesie gemmas quædam pruina persecutionis decoxit », serm. III. « O parvuli beati, modo nati, nondum tentati, nondum lactati, jam coronati ! »

4. — *Retour d'exil et séjour à Nazareth*, II, 19-23. Parall., Luc., II, 39.

49. — *Defuncto autem Herode.* Hérode ne jouit pas longtemps de la sécurité factice que lui avait procurée le massacre des enfants de Bethléem. Il mourut quelques se-

que l'ange du Seigneur apparut pendant le sommeil à Joseph, en Egypte.

20. Disant : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui cherchaient la vie de l'enfant.

21. Joseph se levant prit l'enfant et sa mère et vint dans la terre d'Israël.

22. Mais apprenant qu'Archélaüs

angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto,

20. Dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel; defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.

21. Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israel.

22. Audiens autem quod Arche-

maines seulement ou tout au plus deux ou trois mois après cet acte d'inutile cruauté, dans les premiers jours d'avril 750 U. C. Il avait vécu soixante-dix ans et en avait régné trente-sept. Joseph nous raconte son horrible fin dans les termes suivants : « Un feu intérieur le consumait lentement; il lui était impossible, à cause des affreuses douleurs d'entrailles qu'il éprouvait, de satisfaire son besoin pressant de prendre quelque nourriture. Une grande quantité d'eau s'était amassée au ventre et dans les jambes. Lorsqu'il était debout, il lui était impossible de respirer : son haleine exhalait une puanteur infecte; des crampes dans tous les membres lui donnaient une vigueur extraordinaire. C'est en vain qu'il essaya les bains de Calirhoë; on l'en rapporta plus malade à Jéricho. Sentant alors qu'il ne guérirait pas, il fut saisi d'une rage amère, parce qu'il supposait avec raison que tous se réjouiraient de sa mort. Il fit donc assembler dans l'amphithéâtre de Jéricho et cerner par des soldats les personnes les plus notables, et il ordonna à sa sœur Salomé de les faire égorger dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, afin qu'il y eût des larmes versées à l'occasion de sa mort. Mais Salomé n'exécuta point cet ordre. Comme ses douleurs augmentaient de plus en plus, et qu'il était en outre tourmenté par la faim, il voulut se donner un coup de couteau, mais on l'en empêcha. Il mourut enfin dans la trente-septième année de son règne »; Ant. xvii, 6, 4. C'est la première page du traité de Lactance « De morte persecutorum ». L'évangéliste n'emploie pourtant qu'un seul mot, de la plus grande simplicité, « defuncto Herode ». — *Apparuit in somnis*; pour la troisième fois, Cf. i, 20; ii, 13. — *In terram Israel*, terme général pour désigner toute la Palestine; la province particulière destinée à l'habitation de la Sainte Famille sera bientôt l'objet d'une nouvelle révélation, Cf. x. 22. — *Defuncti sunt*; pluriel très-extraordinaire puisqu'il n'est question que d'Hérode. C'est un pluriel

ou « de majesté » ou « de catégorie », pour employer les expressions des grammairiens; le premier s'emploie comme une marque de respect à l'égard des personnages haut placés, le second désignerait ici la classe entière des persécuteurs de Jésus. On les trouve fréquemment l'un et l'autre chez les classiques. L'Ange fait probablement allusion à une parole qui avait été adressée à Moïse par Jéhova dans une circonstance analogue : « Dixit Dominus ad Moysen in Madian: Vade et revertere in Ægyptum; mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam », Exod. iv, 19. Là aussi, il s'agissait uniquement du Pharaon; mais tandis que Moïse recevait l'ordre de rentrer en Egypte, S. Joseph reçoit celui de la quitter. — *Animam*, hébraïsme très-usité pour « vitam », בקש את-נפש.

21. — *Qui consurgens*; répétition à peu près littérale du v. 14. Nous avions déjà rencontré une formule semblable au chap. i, v. 24. C'est une sorte de refrain qui retentit à travers l'histoire de l'Enfant Jésus et qui en marque les principaux événements.

22. — *Archelaus*. Par son testament, Hérode avait partagé son royaume entre ses trois fils, donnant à l'ainé Archélaüs la Judée, l'Idumée et la Samarie, à Hérode Antipas la Galilée et la Pérée, à Philippe la Batanée, la Trachonite et l'Hauranite. Auguste respecta les dernières volontés du tyran; toutefois il n'accorda que le titre d'ethnarque à Archélaüs, se réservant de le créer roi quelque temps après, s'il se rendait digne de cet honneur; Jos. Ant. xvii, 41, 4. Mais l'honneur ne fut pas mérité; bien plus, Archélaüs se conduisit en si digne fils d'Hérode que les Juifs, poussés à bout par ses cruautés et par son mépris pour leur Loi, vinrent l'accuser à Rome et implorer contre lui le secours de l'empereur. Reconnu coupable, il fut déposé et relégué à Vienne en Dauphiné, où il mourut. Son administration n'avait duré que neuf années, 750-759 U. C.; Cf. Jos. Ant. xvii, 13, 2; de Bello Jud. ii, 7, 3. — *Regnaret* ne doit donc pas être pris à la lettre,

laus regnaret in Judæa pro Herode
patre suo; timuit illo ire; et admo-

regnait en Judée à la place de son
père, il craignit d'y aller, et, averti

mais « in lato sensu », comme synonyme de gouverner. Le caractère dur et soupçonneux d'Archélaüs était depuis longtemps connu du peuple, qui aime à s'occuper des héritiers présomptifs du trône, desquels dépend son bonheur futur. S. Joseph savait donc, lui aussi, ce qu'était Archélaüs : c'est pourquoi, lorsqu'il eût appris que ce prince avait succédé à son père en Judée, *timuit illo ire*; redoutant de nouvelles persécutions pour le divin Enfant, il décida de lui-même qu'il n'irait point s'établir en Judée. Cette réflexion semble indiquer que S. Joseph avait d'abord songé à se fixer aux environs de Jérusalem, vraisemblablement même à Bethléem où était né Jésus. — *Illo*, en grec *ἐκεῖ*, sans mouvement, au lieu de *ἐκεῖσε*; fréquente anomalie qui consiste à mettre des adverbes de repos en construction avec des verbes de mouvement; il en existe de nombreux exemples dans les auteurs classiques. — *Admonitus*, pour la quatrième et dernière fois. Une direction supérieure vient ainsi confirmer le dessein de Joseph, et déterminer le lieu précis où il devra se réfugier avec le précieux dépôt qui lui a été confié. — *In partes*, c'est-à-dire dans le pays. Le tétrarque Hérode Antipas, qui gouvernait en Galilée, était beaucoup moins redoutable que son père et que son frère; son administration était même assez bienveillante, car il avait à cœur d'attirer dans ses états des habitants des autres provinces, par des avantages de tout genre et par la tranquillité qu'il s'efforçait de procurer à ses sujets. Plus tard cependant la volupté le rendit cruel à l'égard de S. Jean-Baptiste. — *In civitate*, en grec *ἐκ πόλεως*, l'accusatif avec un verbe qui marque le repos; c'est le contraire de ce que nous remarquons il n'y a qu'un instant. — *Nazareth*. Voir Patritii, de Evangeliiis, t. II, p. 383 et ss. S. Luc nous fera connaître, t. 26 et ss., le séjour antérieur de Marie et de Joseph dans cette fameuse bourgade qui avait été témoin du mystère de l'Incarnation, et où le Verbe fait chair va passer désormais la plus grande partie de sa vie. L'Ancien Testament, le Talmud, l'historien Josèphe ne la mentionnent nulle part : c'est ici qu'elle apparaît pour la première fois. Bâtie à 4.170 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur le territoire de la tribu de Zabulon, dans un amphithéâtre formé par des collines crayeuses d'une blancheur éblouissante, elle ressemble, suivant la gracieuse étymologie de son nom, נָצַר, *Natzar*, « viruit, floruit », à une fleur des montagnes, symbole de la fleur céleste qui devait y germer. « Ibimus ad Nazareth, et juxta interpretationem no-

minis ejus, florem videbimus Galileæ », S. Jérôme. Grâce à sa position isolée au milieu des montagnes, et à son éloignement de toute grande voie de communication, elle convenait admirablement à la vie cachée que Jésus devait y mener durant près de trente ans. — *Ut adimpleretur*. Dans ce séjour de Jésus-Christ à Nazareth, S. Matthieu voit un nouvel accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Mais de qui est le texte *quoniam Nazareus vocabitur*, qu'il cite à cette occasion? On a beau parcourir tous les écrits des Prophètes, et même tous les livres de l'Ancienne Alliance, on ne le trouve nulle part, ni rien qui s'en approche directement; aussi est-il peu de citations qui créent autant de difficultés à l'exégète. S. Jean Chrysostôme et quelques commentateurs après lui ont supposé que ce passage a été emprunté à un livre prophétique qui s'est perdu depuis; mais de pareilles explications n'expliquent absolument rien. S. Matthieu semble avoir voulu nous mettre lui-même sur la voie de la bonne interprétation en employant une formule extraordinaire pour introduire son texte. Il avait dit ailleurs « per prophetam dicentem », t. 15, « per Jeremiam prophetam dicentem », t. 17; nous trouverons bientôt, iv, 14, « per Isaiam prophetam », etc.; pourquoi donc se sert-il ici du pluriel qui est nécessairement très-vague? Cela ne signifie-t-il pas qu'il voulait citer non point un oracle déterminé, comme il l'avait fait plus haut, mais une sorte de résumé de plusieurs prédictions messianiques, plusieurs textes condensés en un seul? Telle est depuis longtemps l'opinion générale. Aussi est-ce à tort que quelques anciennes versions ont remplacé le pluriel par le singulier « prophetam ». — Il nous reste maintenant, et c'est le point essentiel, à fixer le sens de la citation. Il est évident que l'évangéliste joue sur les mots à la façon orientale; il fait actuellement une de ces combinaisons spirituelles que les écrivains sacrés se sont souvent permises à l'égard des noms propres, ou plutôt qui leur ont été plus d'une fois directement inspirées du ciel, ainsi que nous devons l'admettre pour la circonstance présente. S. Matthieu aperçoit donc, à la lumière d'en haut, une connexion mystique qui existe entre le nom de la ville de Nazareth où Jésus-Christ habita de longues années, et un prédicat appliqué au Messie par les prophètes en termes généraux, sous une forme ou sous une autre. Quel est ce prédicat? Il existe trois hypothèses à son sujet. 1^o Ce serait le mot נָצַר, *Nazir*, « saint, consacré », plus spécialement,

pendant son sommeil, il se retira dans la Galilée,

nitus in somnis, secessit in partes Galilææ,

« consacré au Seigneur par le vœu du nazir »; Cf. Jud. xiii, 5. Les prophètes ont certainement prédit plus d'une fois que le Christ serait saint et même le Saint par excellence, qu'il serait éminemment consacré à Dieu; mais Jésus n'a jamais été « nazir » dans le sens strict de cette expression; l'Evangile l'affirme expressément, Cf. Matth. xi, 49. De plus, au point de vue philologique qu'il n'est pas inutile de consulter ici, « nazir » aurait bien pu former l'adjectif grec *ναζιρατος*, Cf. Jud. xiii, 5 et Thren. iv, 7 dans les Septante, mais non point *ναζωπατος*. — 2^o Ce serait le participe נָזַר, *nazor*, de נָזַר, opprimer, de telle sorte que nous aurions ici une allusion directe aux humiliations et aux souffrances du Messie, dont les Prophètes ont parlé si souvent et d'une manière si précise, et en même temps une allusion au mépris qu'on semble avoir témoigné, vers l'époque de Jésus-Christ, aux habitants de Nazareth; Cf. Joan. i, 46 : « A Nazareth potest aliquid boni esse? » On objecte à cette dérivation que jamais *nazor* n'apparaît dans les écrits prophétiques comme un prédicat; on ne peut donc pas dire du Messie qu'il ait été appelé (vocabitur) « oppressus ». — 3^o Ce serait le substantif *netzer*, נֶצֶר, « rejeton, rameau ». Ce sentiment est, croyons-nous, le plus vraisemblable des trois. En effet, — a. c'est le plus exact étymologiquement parlant. Bien que l'orthographe hébraïque du nom de Nazareth ne soit pas complètement certaine, il est néanmoins très-probable qu'on écrivait anciennement נֶצֶר par un tsadé et non par un zain, et que sa vraie racine, comme nous le disions plus haut est נֶצֶר, la même par conséquent que pour « netzer ». — b. Les prophètes attribuent réellement au Messie la dénomination de « netzer », soit d'une manière très-expresse, par exemple dans ce passage d'Isaïe : « Egredietur virga (en hébr. נֶצֶר, *netzer*) de radice Jesse », xi, 1; soit en termes analogues, v. g. : Jérémie xxiii, 5; xxxiii, 15; Zach. iii, 8; vi, 12, etc., qui nomment le Christ צֶמַח, germe. Ainsi pensait déjà S. Jérôme : « Illud quod in Evangelio Matthæi omnes quærunť Ecclesiastici et non inveniunt, ubi scriptum sit quoniam Nazaræus vocabitur, eruditi Hebræorum hoc loco (Is. xi, 1) assumptum putant », Comm. in Is. xi. Puis, dans son commentaire sur S. Matthieu, expliquant notre passage, il donne la traduction suivante du texte d'Isaïe : « Exiet virga de radice Jesse, et Nazaræus de radice ejus ascendet ». Encore une fois, c'est un jeu de mots, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte; mais rappelons-nous que Dieu se

sert de tout pour arriver à ses fins mystérieuses; rien n'est petit, ni méprisable lorsqu'il s'agit de réaliser ses grands desseins. — Sur la croix, au lieu de « Nazaræus », nous lisons « Nazarenus », et les Juifs appellent encore Notre-Seigneur Jésus-Christ « Jêschou Ha-notz'ri ». Nazaréen, Galiléen, noms de mépris qui ont été depuis couverts de gloire. — « Bethléem et Nazareth, voilà donc la double patrie de Jésus-Christ, Bethléem qui l'a vu naître, Nazareth qui le verra grandir. Il est né dans celle-là comme fils des rois, il vivra dans celle-ci comme fils d'un ouvrier. L'une a entendu le chant des anges, reçu la visite des Mages..., l'autre ne verra que la vie humble et cachée du Fils de l'homme et ne comprendra que bien tard le trésor qui l'honore », Le Camus, Préparation exégétique à la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p. 434. — L'Enfant, après sa disparition de Bethléem, passa probablement pour mort, et ceux-là même dont l'attention avait été excitée par l'arrivée des Mages, la réponse du Sanhédrin, etc., ne s'occupèrent bientôt plus de Lui. Cependant le rejeton divin grandissait à l'ombre de Nazareth. S'il nous est apparu pauvre, fugitif, ignoré du grand nombre, remarquons les beaux témoignages que nous avons eus en sa faveur : l'Ange, l'étoile, les docteurs juifs, les Mages, les Prophètes, les soins délicats de la Providence, tout nous a parlé de sa grandeur. — Tels sont donc les renseignements que S. Matthieu nous fournit sur l'Enfance et la Vie cachée de Jésus. Il a choisi, conformément à son plan général, les faits qui lui permettaient de mieux montrer l'accomplissement des oracles messianiques par Jésus-Christ : Jésus est né de David et d'une Vierge, dans la ville de Bethléem, et il a longtemps séjourné à Nazareth, quatre circonstances qui avaient été prédites. Nous étudierons le reste dans S. Luc, et nous nous réservons d'établir alors une harmonie parfaite entre les deux récits inspirés qu'on a si souvent attaqués comme contradictoires. Dans ces premiers chapitres de S. Matthieu, dont on a de nos jours transformé les différentes parties en mythes ou en légendes, nous n'avons trouvé rien que de très-naturel et de très-authentique. Ils ne contiennent pas un mot contre lequel on puisse diriger de sérieuses attaques, à moins donc de renverser du même coup toutes les lois de la critique historique.

23. Et veniens habitavit in civitate, quæ vocatur Nazareth : ut adimpleretur quod dictum est per prophetas : Quoniam Nazaræus vocabitur.

23. Et vint habiter dans la ville qui est appelée Nazareth, pour que s'accomplît ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen.

SECONDE PARTIE.

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, III-XX.

§ I. Caractère général de la vie publique.

Tout ce qui précède n'était pour S. Matthieu qu'un simple préambule. La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ constitue, en effet, la partie principale de tous les Evangiles, de même qu'elle constituait la partie principale et le centre de la prédication apostolique. Après tout, les trente premières années de Jésus n'ont été qu'un temps de préparation, de formation ; sa vie de Christ et de Rédempteur consiste à proprement parler dans les trois années de son ministère pastoral. Tel est le motif pour lequel on nous a conservé sur elles un si grand nombre de détails. En outre, c'est alors seulement que fut fondée l'Eglise, alors seulement que Jésus promulgua la Loi Nouvelle : il était juste et même nécessaire que nous connussions tout au long cette époque importante. — Dans le chapitre de notre Introduction générale qui traite de la chronologie des Evangiles, nous avons essayé de déterminer la durée de la vie publique du Sauveur ; elle ne fut pas tout à fait de trois ans, selon l'enseignement commun. Nous en avons fixé les principales périodes dans l'Harmonie évangélique qui termine cette même Introduction. Le lecteur, en s'y reportant, pourra voir aisément la place que doit occuper chaque fait particulier, conformément à l'ordre chronologique. — Quant aux éléments qui composent la vie publique, ils sont au nombre de trois : la prédication, les miracles, et ce que nous appellerons les exemples. Nous aurons bientôt l'occasion de donner quelques notions

générales sur les miracles et sur la prédication de Jésus-Christ ; Cf. chap. v et VIII ; il suffira donc pour le moment de caractériser par quelques traits rapides le troisième élément, les exemples. Ce nom d'exemples est peut-être un peu trop restreint : nous l'avons néanmoins choisi parce que c'est celui qui désigne le mieux, croyons-nous, ce qui reste de la vie publique du Sauveur, après qu'on en a détaché les miracles et l'enseignement sous ses divers modes. En effet, tout ce que Jésus-Christ a opéré indépendamment de ses prodiges et de sa prédication n'est-il pas l'exemple le plus complet des exemples les plus admirables ? Ces exemples réunis ne forment-ils pas, aussi bien que les prodiges et la doctrine, une preuve irréfragable de la Divinité de Notre-Seigneur ? Cette partie de sa vie comprend un nombre considérable d'incidents qui nous le montrent en contact avec toutes sortes de personnes, et dans toutes sortes de circonstances. 1^o Avec toutes sortes de personnes. Nous le verrons avec ses parents et avec les étrangers, avec ses amis et avec ses ennemis, entouré de quelques disciples ou au milieu de foules considérables, avec les pauvres et avec les riches, avec les ignorants et avec les scribes, en face des faibles et des grands de la terre, avec les enfants, les malades, etc. Il n'est pas une seule catégorie de personnes qu'il n'ait vue de près, avec laquelle il n'ait eu des relations plus ou moins étroites. 2^o Dans toutes sortes de circonstances. Il n'est pas non plus une seule situation de la vie humaine par laquelle il n'ait passé : les honneurs, les humiliations, les persécutions, les joies, les tristesses, la privation, les voyages, les travaux fatigants ; nous le trouverons partout, même à un festin de noces ! Et partout nous le trouverons divin, et nous apprendrons de lui la manière dont nous devons agir à sa suite